autrement

Steve Stern

Le rabbin congelé

Extrait de la publication

autrement

Littératures - Roman

« Planté devant le congélateur, Bernie actionna lentement la poignée chromée qui fermait le couvercle. Ce dernier s'ouvrit brusquement et, dans une volée de steaks et de filets ramollis, un vieillard trempé surgit, tel un diable à ressort archaïque, vêtu d'un chapeau en fourrure qui puait comme une bête écrasée sur la route. »

Le rabbin avait l'habitude de méditer au bord d'un certain étang, plongé dans une profonde transe mystique. Un jour de 1889, les eaux en crue l'engloutirent et, l'hiver suivant, les villageois médusés le retrouvèrent pris dans la glace. Ainsi débutent les aventures épiques du rabbin congelé, transbahuté de sa Pologne natale aux États-Unis, jusqu'à son dégel…

Saga déjantée qui traverse le XXe siècle en trombe, roman de formation et comédie loufoque, *Le rabbin congelé* est le premier livre de **Steve Stern** à paraître en France. Né à Memphis, lauréat du National Jewish Book Award, Stern est considéré par la critique américaine comme l'héritier d'Isaac Bashevis Singer et le précurseur de Jonathan Safran Foer.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Mireille Vignol.

Centre national du livre

Illustration de couverture :
© Image Source/REA
Imprimé et broché en France

Extrait de la publication

Conception graphique : Studio Autrement, Kamy Pakdel.

STEVE STERN

Le rabbin congelé

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Mireille Vignol

Éditions Autrement **Littératures**

Extrait de la publication

Collection Littératures créée par Henry Dougier

Éditeur : Emmanuel Dazin

Première publication aux États-Unis sous le titre *The Frozen Rabbi : A Novel*.
© 2010 by Steve Stern

Des extraits de la version initiale de ce livre ont paru dans *Fiction Magazine*, *Maggid*, et *Natural Bridge*, et des extraits de la version finale sur le site tabletmagazine.com

Publié avec l'accord d'Algonquin Books of Chapel Hill, département de Workman Publishing Company, New York.

© Éditions Autrement, 2012, pour la présente édition.
www.autrement.com

Extrait de la publication

Pour Sabrina,
qui me rend presque humain

Extrait de la publication

1999

Au cours de l'année agitée de ses quinze ans, alors qu'il fouillait dans le congélateur de ses parents (un Kelvinator en émail blanc qui ronronnait dans la salle de jeux au sous-sol), Bernie Karp découvrit un vieillard transi dans un bloc de glace. Il cherchait un morceau de viande, mais n'avait aucune intention d'en manger. En effet, ayant récemment consulté en douce un livre appartenant à ses parents – un roman des années soixante à la réputation sulfureuse, dont le héros adolescent avait des rapports avec une tranche de foie –, Bernie avait été tenté de reproduire l'exploit. Habitué à se toucher, il osait à peine rêver de toucher quelqu'un d'autre, tant la chair des jeunes filles lui paraissait inaccessible. Ses expériences intimes s'étaient jusqu'alors limitées à l'aspirateur de sa mère, à une quantité innombrable de chaussettes et à la petite culotte rose orchidée de sa sœur aînée, qu'il avait repêchée dans la corbeille de linge sale. Puis il était tombé sur le roman que ses parents avaient un jour évoqué, en toussotant,

Extrait de la publication

comme une lecture incontournable de leur jeunesse. Peu porté sur les livres et guère animé de curiosité introspective, Bernie avait tout de même survolé les passages les plus explicites, d'où il avait tiré l'idée de décongeler une tranche de foie[1].

Déblayant dans sa quête rumstecks, surgelés et filets de porc, Bernie plongea pour la première fois dans les profondeurs des produits congelés. Après avoir vidé puis enlevé les paniers suspendus, le garçon découvrit un bloc de glace verdâtre qui occupait tout le fond de l'appareil. Il écarta les steaks dans leurs emballages individuels, repoussa les paquets de frites, d'épis de maïs et de petits pois et, sous la surface ridée de la glace, discerna la forme caractéristique d'un être humain. C'était un vieillard au visage étroit et belliqueux, aux joues creuses et à la barbiche jaune, dont la tête était couronnée d'une sorte de chapeau ressemblant à un manchon. Son corps décharné était enveloppé dans un vêtement noir parcheminé qui lui descendait jusqu'aux genoux, puis ses mollets rabougris, recouverts de bas blancs, se croisaient au niveau des chevilles. Il portait des bottines à boucles, recourbées aux orteils et, les bras derrière la tête, il semblait plongé dans une sieste somptueuse.

La première réaction de Bernie fut la panique : il n'était pas censé tomber là-dessus et devait immédiatement effacer ses traces. Il fit rouler les boules de viande sur la glace, claqua le couvercle du congélateur, remonta dans sa chambre au grand galop et se glissa dans son lit en essayant d'apaiser son

1. Référence à *Portnoy et son complexe* de Philip Roth (1969).

Extrait de la publication

cœur emballé. Solitaire, irascible, les joues potelées enflammées par ses premières pustules d'acné, Bernie n'était pourtant pas du genre à s'emballer, de quelque manière que ce fût. Après être redescendu au sous-sol vérifier qu'il n'avait pas la berlue, le lendemain soir, lors du dîner – rituel déprimant durant lequel son père racontait ses misères professionnelles à une épouse indifférente –, Bernie marmonna :

– Il y a un vieil homme dans le congélateur.

Il n'avait pas eu l'intention d'en parler ; si ses parents gardaient quelque sordide secret au sous-sol, ça ne le regardait pas. Qu'est-ce qui l'avait donc poussé à lâcher le morceau ?

– Tu as dit quelque chose ? lui demanda le père, inaccoutumé à ce que son fils sortît de son mutisme renfrogné pendant les repas.

Bernie répéta son commentaire sans le rendre plus audible.

M. Karp repoussa ses lunettes en culs-de-bouteille sur la bosse de son nez et se tourna vers sa femme, qui plumait son consommé avec sa cuiller.

– Qu'est-ce qu'il essaie de nous dire ?

Il fallut un certain temps pour que le visage bouffi de Mme Karp émerge du brouillard.

– Il a peut-être trouvé le machin.

– Le machin, répéta M. Karp d'une voix égale.

– Tu sais, l'éléphant blanc.

– Le quoi… ? (M. Karp se tut et ses mains commencèrent à jouer avec le nœud lâche de sa cravate.) Oh, ça…

– Ce n'est pas un éléphant, maugréa Bernie.

M. Karp se racla la gorge.

Extrait de la publication

– C'est une expression, « éléphant blanc »… Il s'agit pour ainsi dire d'un legs. Il y a des gens qui conservent leurs animaux domestiques empaillés au grenier, nous, on a un rabbin congelé au sous-sol. C'est une tradition familiale.

Bernie se retrancha dans le silence ; il n'aurait jamais cru que sa famille eût la moindre tradition. Ce fut au tour de sa sœur Madeline de prendre la parole. Voluptueuse et excessivement fière de son développement supranormal, elle condescendit à s'enquérir.

– Mais, euh, j'veux dire… De quoi vous parlez, là ?

Se méfiant de sa sœur, qui se doutait peut-être qu'il lui avait volé une petite culotte, Bernie s'avachit sur sa chaise en évitant son regard. Le père fit de même, car le physique de Madeline pouvait être oppressant dans le gris mat du foyer des Karp. Tout en continuant à jouer avec le contenu de son assiette, la mère de Bernie avança d'un ton acerbe :

– On le tient de la famille du côté de ton père ; ils ont toujours été superstitieux.

– C'est un souvenir… qui se transmet de génération en génération, renvoya M. Karp, sur la défensive.

Il redressa ses pauvres épaules pour tenter d'injecter un peu de fierté dans cet objet dont il avait manifestement oublié l'existence.

Agacée, Madeline repoussa son siège, dégagea d'un souffle une mèche de cheveux primevère qui lui retomba immédiatement sur les yeux, et fit une sortie théâtrale de la salle à manger. Quelques instants plus tard, un cri aigu s'éleva du sous-sol ; M. Karp grimaça.

Extrait de la publication

– Il y avait un livre, avec le rabbin… dit-il, comme si l'aspect littéraire conférait une certaine distinction. Yetta, où est le livre ?

– Il y avait un livre ?

M. Karp redressa ses lunettes en soupirant et se leva d'un air résolu, quittant la pièce au moment même où Madeline émergeait du sous-sol, une pâleur mortelle masquant son teint éclatant.

– Bon, je ne veux plus jamais entendre parler de cette famille, annonça-t-elle comme si elle se posait la question.

– Le voilà, déclara M. Karp, qui se ratatina en passant devant sa plantureuse fille pour revenir dans la salle à manger. Il était dans le dernier tiroir de la coiffeuse, sous mon tablier maçonnique.

Propriétaire d'un prospère magasin d'électroménager, M. Karp adhérait à tous les clubs ; il était affilié aux loges locales des francs-maçons, aux Lions et aux Elks, depuis une époque où les Juifs n'étaient pas toujours les bienvenus dans de telles organisations. Sa notoriété et son sens civique développé lui avaient toutefois valu le statut de « gentil honoraire ». Il était même parvenu à inscrire sa famille dans un club privé de Memphis, privilège dont elle profitait rarement, à l'exception de Madeline qui, avec ses attributs physiques, était de toute façon acceptée partout.

M. Karp tendit un carnet souple comme un registre à son fils, qui se mit à le feuilleter sans grand intérêt. Au lieu de comptes, les pages étaient couvertes d'une écriture indéchif-

frable dont les lettres ressemblaient à des clefs musicales et à des hameçons.

– Le livre retrace l'origine du rabbin, poursuivit M. Karp d'une voix assurée. Mon papa a tout écrit lui-même. Le seul problème, c'est qu'il l'a écrit en yiddish.

Il aurait tout aussi bien pu dire « en martien ». Et il ajouta, comme pour s'excuser :

– Le rabbin est censé porter bonheur.

Quel genre de bonheur ? s'interrogea Bernie en emportant le carnet dans sa chambre, véritable ossuaire de marottes avortées – carcasses de voitures miniatures à peindre ; tronc en plastique transparent de « l'Homme visible », brisé ; PlayStation poussiéreuse. En dépit d'un enthousiasme jusqu'alors limité à la gloutonnerie et plus récemment aux fantasmes érotiques, il parcourut avec nonchalance les pages griffonnées. Comme elles refusaient de révéler un iota de sens, il fourra le carnet sous son matelas, à côté du slip de Madeline, et sombra immédiatement dans un sommeil sans rêves.

Extrait de la publication

1889 – 1890

Quand le saint Rabbi Eliezer ben Zephyr, dit le Prodige de Boibicz, souhaitait communier avec Dieu, il s'asseyait ou, plus exactement, s'allongeait au bord d'un certain étang, dans les bois, près de son village. Là, suivant la technique décrite dans la *Ceinture d'Abimelec* de Gedalia Ibn Yahia, il méditait sur les lettres du Tétragramme jusqu'à la transe. Dans sa jeunesse, on l'avait encensé pour sa mémoire exceptionnelle, sa capacité à réciter des passages du Talmud en commençant par le début ou par la fin, et pour ce que les non-initiés qualifiaient d'exploits magiques. Mais dans ses vieux jours, il s'était lassé de ces prouesses et préférait exercer ses dons dans la solitude. Il avait ainsi pris l'habitude de s'allonger sur la mousse des berges de l'étang, les mains jointes soutenant sa nuque comme le stipulait la *Ceinture,* tandis que sa *neshome*[1],

1. L'explication des termes ou expressions yiddish se trouve dans le glossaire à la fin de l'ouvrage.

Extrait de la publication

son âme, s'élevait jusqu'à l'Éden supérieur, où elle flottait dans la béatitude parmi les Grands de la Torah. Or, un jour, lors d'une méditation particulièrement intense – pendant les grands vents du mois de *sivan*, juste après la fête de Shavouot –, un violent orage éclata. Grâce à l'élévation de son âme, son corps pourtant malingre resta insensible aux humeurs du monde terrestre : tandis que la tempête faisait rage et que des trombes d'eau martelaient sa frêle charpente, Rabbi Eliezer continuait à méditer en paix. Le sol détrempé devint boueux et l'eau peu profonde de l'étang se mit à monter, lui couvrit les jambes jusqu'à la taille, se glissa sur sa poitrine, son menton, et finit par immerger sa tête chenue.

Auparavant, le sage avait toujours compté sur l'appel à la prière du *shulklaper* pour réunifier son corps et son âme, mais le déluge étouffait tous les bruits à la surface de ce qui était devenu un lac.

Les retraites du *rebe* étant routinières, son petit groupe de disciples s'était habitué à ses fréquentes disparitions, toutefois la durée de sa dernière absence, après une tempête aussi violente, devint une source de grande inquiétude. Quelques jours plus tard, un groupe de hassidim de Rabbi Eliezer, papillotes cascadant sur les tempes, caftans claquant au vent comme des ailes de corbeau, se mit à parcourir prairies et fourrés où le *tsadik* avait coutume de se promener. Ils trouvèrent des arbres arrachés dressant leurs racines comme des têtes d'hydres, des carcasses enflées de porcs noyés, des cahutes de paysans sans toit, mais pas de Rabbi Eliezer. Certains adeptes passèrent même à proximité de l'étang, qui en l'espace d'une

nuit s'était transformé en une masse d'eau considérable, sous laquelle reposait le Prodige dans ses transports mystiques. Après des semaines sans le moindre indice, les hassidim abandonnèrent leurs recherches à contrecœur ; ils déchirèrent leurs habits, frappèrent leurs poitrines bombées, se saupoudrèrent la tête de cendres, mais ils refusèrent de réciter le kaddish, s'accordant à penser que leur *rebe* finirait par revenir.

Tandis que les saisons se succédaient et qu'un hiver d'albâtre évinçait l'automne roux et or, Rabbi Eliezer poursuivait ses méditations sous-marines. Le sol était tapissé, les arbres ployaient comme des colporteurs sous des havresacs de neige épaisse et le corps du *rebe* restait insensible à la décomposition. C'était à cette époque de l'année que Yosl, Roi du Choléra, un veuf dégourdi accompagné de Salo, son imbécile de fils, tirait son traîneau sur les plaines enneigées jusqu'aux rives du Bug inférieur pour récolter de la glace. (Il avait été orphelin, Yosl, et le village l'avait marié à une orpheline pendant une épidémie en espérant apaiser la colère divine, d'où son nom.) Mais cette année-là, Yosl avait appris, par des écoliers du *heder* qui patinaient sur l'étang des terres du baron Jagellon, qu'un orage estival l'avait transformé en une véritable mer intérieure. Après avoir vérifié leurs dires, Yosl s'était présenté devant le baron, le chapeau à la main, et lui avait demandé la permission de prélever de la glace sur ses terres, en échange de quoi il fournirait gracieusement sa demeure. Homme aimable quand cela servait ses intérêts, le baron lui avait accordé son autorisation et le *mentsh* glacier filait donc à travers champs, son fils à la traîne.

Extrait de la publication

Quand ils arrivèrent au bord de l'étang enflé, ils trouvèrent quelques garçons qui faisaient le Talmud Torah buissonnier ; leurs patins de bois traçaient des spirales et des arabesques vacillantes sur la surface vert jade. Abandonnant son traîneau, chaussé de ses bottes cloutées, Yosl marcha sur la glace pour en éprouver l'épaisseur, puis, satisfait, il entreprit de l'entailler à la hache. Il demanda à son fils de lui apporter sa scie passe-partout, mais Salo, aussi timoré que fainéant, n'osa pas dépasser le bord du lac pour lui tendre l'outil.

– *Amorets !* se plaignit Yosl au ciel gris métal. Il chausse ses bottes à l'envers et saigne du nez quand il se rentre dedans !

Mais il n'alla pas plus loin dans ses reproches, car il avait depuis longtemps renoncé à ce que son fils fût d'une quelconque utilité. La peur du garçon s'appliquait presque à tout et l'exemptait de la vie même, sans parler du travail ; son père se demandait parfois si Salo, dont la mère était morte en couches, avait véritablement fini de naître.

Tandis que son père besognait, Salo flânait sur les bords du lac, honteux de ne pas participer, comme toujours, mais convaincu que la glace ne supporterait jamais sa masse de grand dadais. Il osait à l'occasion poser un demi-pied sur la surface granuleuse et y imprimer, en la frottant de sa semelle, un cercle aussi lisse que du verre. Mais plutôt que de risquer un œil dans le hublot ainsi poli, de peur qu'il ne révélât quelque désagrément, Salo préférait détourner la tête. Il aperçut tout de même un poisson qui ressemblait à une aile de monarque, suspendue dans un monde privé de soleil où le

temps s'était arrêté. Et, la fois suivante, incapable de résister à la tentation d'un autre regard fugace après avoir lissé un nouveau cercle, il vit le visage d'un vieillard à la barbe jaunie.

– Papa ! hurla Salo, terrorisé.

Yosl revint sans se presser pour voir de quoi son fils voulait encore se plaindre.

– *Gevald !* s'exclama-t-il en voyant sur quoi le garçon était tombé. C'est le *rebe* !

Ébranlé jusqu'à la moelle, Yosl se gifla pour reprendre ses esprits, puis il appela les autres garçons (le sien était trop niais) et les envoya porter la nouvelle à la maison d'études hassidiques. Les disciples du *rebe* accoururent en toute hâte et, à bout de souffle, découvrirent que Yosl Choléra s'était déjà lancé dans l'excavation de leur maître si longtemps porté disparu. Le *mentsh* glacier, dont la mâchoire s'activait sous l'effort comme un sac d'avoine moustachu, tirait le large bloc contenant le *rebe* sur la rive du lac, à l'aide d'une corde et d'un crochet.

Le Prodige gisait donc sur une motte de neige au pied de ses disciples réunis, qui soufflaient telles des machines à vapeur et n'avaient pas la moindre idée de la marche à suivre. Le retour parmi eux de leur *tsadik*, apparemment intact bien que raidi par le gel, était sans doute une bénédiction, mais que devaient-ils en faire ? Le *rebe*, vers qui ils avaient l'habitude de se tourner pour demander conseil, n'était plus en état de les aider. Ils auraient pu consulter l'Écriture sainte, toutefois même les plus érudits d'entre eux – ceux qui déterminaient à

Extrait de la publication

quel passage de la Torah on devait songer pendant les rapports sexuels ou s'il était permis de faire pipi dans la neige durant le shabbat, ce qui revenait à creuser ou labourer, par conséquent à travailler, et était donc interdit –, même ceux-là ne connaissaient aucun texte susceptible de résoudre leur dilemme. Puis l'un d'eux, Fishl Ostrov, le vendeur de levure à la barbe taillée en forme de pelle, suggéra d'allumer des torches et de décongeler l'homme pieux. Selon sa théorie, Rabbi Eliezer avait prouvé lors de ses extases qu'il était insensible aux flétrissures du temps et des éléments ; une fois la glace fondue, il reviendrait donc parmi eux avec toute sa vitalité antérieure. Un bourdonnement pensif les parcourut, en attendant la formulation d'une solution plus sage.

« Quel monsieur je-sais-tout ! », accusa Berl Tête-de-Porc, le charretier. D'après lui, le risque était trop grand : une fois dégelé, le *rebe* se putréfierait peut-être et sa dépouille deviendrait – Dieu nous en préserve ! – la proie des asticots. Mieux valait le mettre en sécurité quelque part, pour le conserver en un seul morceau jusqu'à ce qu'il choisît, de son propre gré, de s'arracher à son repos. Les bourdonnements affirmatifs augmentèrent lorsque Yosl le Roi du Choléra, ni *hassid* ni *mitnaged* mais simple opportuniste, fit un pas en avant et proposa, en sa qualité de propriétaire de la glacière de Boibicz :

– Vénérables messieurs, pour une somme modique…

La glacière de Boibicz était une grotte de granite sans fenêtre, à la lisière du village, creusée à une époque antédiluvienne dans le flanc nord d'une colline par des géants ou des

Extrait de la publication

anges déchus. D'après la légende, en tout cas. Une chose était sûre : Yosl Choléra avait hérité de la glacière après le décès de son ancien propriétaire, Mendl Sfarb, dont la famille affirmait que la grotte était en sa possession depuis l'exil à Babylone. Mendl avait ainsi voulu alléger sa culpabilité envers Yosl, orphelin devenu à six ans son pupille et quasiment son esclave. De l'extérieur, la structure creuse, avec sa saillie rocheuse en forme de dôme, ressemblait à d'anciennes catacombes, ce qui la rendait d'autant plus apte à servir de reposoir pour le Prodige de Boibicz : sa dépouille pourrait y être pour ainsi dire exposée et – si l'on en croyait ses disciples – elle résisterait à la détérioration jusqu'à ce que le *rebe* juge bon de ressusciter. Au grand dam de Yosl, les hassidim de Boibicz insistèrent pour honorer son lieu de repos comme une sépulture sacrée : ils roucoulaient leurs prières (sauf celle des morts) à l'entrée, glissaient des messages dans les anfractuosités de la roche et venaient à tour de rôle nettoyer la sciure et les fibres de lin qui s'accumulaient autour du catafalque transparent du saint homme. Tout en s'exhortant mutuellement à ne pas diminuer la masse de glace, ils en rabotaient de fins copeaux, qu'ils sucraient de généreuses cuillerées de miel puis suçotaient dévotement. Comme ils refusaient de prononcer officiellement le décès du Prodige, les hassidim ne pouvaient lui élire un successeur. Leur culte du *rebe* réfrigéré reçut l'appellation de « hassidisme gelé ».

Aussi divertissantes que fussent les pitreries de ces fanatiques crédules, les habitants de Boibicz avaient d'autres chats à fouetter. Les décrets et oukases du gouvernement impérial se

Extrait de la publication

Achevé d'imprimer en juin 2012 sur les presses de l'imprimerie Corlet
à Condé-sur-Noireau (Calvados), France, pour le compte des éditions Autrement,
77, rue du Faubourg-Saint-Antoine, 75011 Paris. Tél : 01 44 73 80 00. Fax : 01 44 73 00 12.
Dépôt légal : juin 2012. ISBN : 978-2-7467-3399-2. ISSN : 1248-4873.
Imprimé en France.

Extrait de la publication